

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

Emile pouvait à peine en croire les paroles qu'il entendait : on aurait dit que, jouet d'un rêve, il redoutait de s'éveiller ; mais il ne lui était point possible de révoquer en doute la scène qui se passait sous ses yeux : son père pleurait de joie, sa mère et sa femme remerciaient Dieu, et les négociants étaient émus eux-mêmes de cette scène attendrissante et solennelle. Quant à lui, ses lèvres ne trouvaient point de paroles, et il ne savait que presser les mains des généreuses personnes qui l'entouraient.

En ce moment entra le vieux docteur Delloye.

— Oh ! qu'avez-vous fait, messieurs, s'écria-t-il en voyant ceux qui se trouvaient chez Emile, qu'avez-vous fait ? Vous apportez ici l'affliction, quand je vous cherchais, quand je viens du lieu où je vous savais rassemblés, pour vous offrir, en garantie de ce que vous doit Emile, les biens qui me restent, ma maison, quelques terres...

— Nous, monsieur, interrompit quelqu'un, nous venons offrir à votre ami notre crédit, sans les garanties dont vous parlez.

— O vertu ! vertu ! s'écria le vieillard, tu n'es donc pas un vain mot, comme je le disais tout à l'heure dans mon désespoir ! Merci, mon Dieu, de m'avoir laissé vivre assez pour être témoin de ce que je vois en ce moment. Messieurs, que votre noble conduite fait bien à mon cœur, et que je me sens fier de vous compter parmi mes concitoyens ! Remercions la Providence, car elle a changé pour nous en un beau jour cette matinée de désespoir.

Après divers autres propos, où chacun, content de soi, se félicitait d'avoir rempli son devoir, on s'occupait des moyens de mettre à exécution les motifs pour lesquels on se trouvait rassemblé. Emile exposa clairement ses affaires, et il résulta de cet examen qu'une ruine certaine aurait suivi des exigences rigoureuses, tandis que deux années tout au plus répareraient complètement les pertes que lui faisait éprouver la faillite de

son beau-frère. On recula donc les échéances des obligations contractées par Emile, on lui ouvrit le crédit nécessaire pour subvenir aux exigences de sa position, et tout se trouva mis en règle quand la nuit vint.

On allait se retirer chacun chez soi lorsque le bruit d'une voiture de poste se fit entendre ; cette voiture s'arrêta devant la porte d'Emile, et un homme s'en précipita plutôt qu'il n'en descendit : c'était François Muller.

— Mon ami, mon ami, dit-il, encore tout hâletant, retenez ces messieurs, car je vous apporte les moyens de remédier à ce qui se passe. Ma fortune est à votre disposition ; vous aviez consenti à me donner le nom de votre frère, je viens en réclamer aujourd'hui les droits.

— Mon cher François, merci ! merci encore une fois. Mais, grâce à l'amitié de ces messieurs, je puis faire face à mes affaires, et vos bons et généreux secours me deviennent inutiles. Je ne vous en garde pas moins une reconnaissance qui rendrait encore plus vive mon affection pour vous si la chose était possible.

Cependant toutes les personnes qui se trouvaient réunies chez Emile durant cette journée de trouble et d'émotion s'étaient retirées en le laissant seul avec sa famille et François Muller. Alors la pensée de la banqueroute de Desvignes, pensée que tant d'agitation et le sentiment de ses propres périls avaient écarté de son souvenir, retomba pesamment sur son cœur.

François Muller comprit les motifs de la tristesse dans laquelle il le voyait plongé, ainsi que son père, car tous ces honnêtes gens ne pouvaient, sans horreur, envisager la pensée d'avoir dans leur famille un homme frappé de déshonneur.

— Mon cher monsieur Emile, balbutia-t-il en se rapprochant de la cheminée et comme s'il eût éprouvé quelque embarras à faire connaître ce qu'il allait dire, car la vertu a aussi sa timidité, mon cher monsieur Emile, puisque je n'ai pu réussir à vous être utile, il faut du moins que je n'aie point quitté Paris inutilement et que je fasse une affaire dans votre ville.

— Laquelle donc ? demanda monsieur Dorvilliers le père.

— J'aurais besoin de votre secours

à tous les deux pour la mener à bonne fin ; me le promettez-vous ?

— Tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire n'est-il pas à votre disposition ?

— Eh ! lorsqu'hier matin une lettre de Cambrai m'arriva pour me mander les embarras dans lesquels se trouvaient votre gendre, monsieur, je proposai à mon associé (c'est-à-dire à mon ancien patron), un placement avantageux de capitaux dont nous ne savions que faire pour le moment, et c'est dans votre ville que se trouve l'affaire dont je lui ai parlé.

— Quelle est donc cette affaire ?

— Une fabrique de tissus... celle d'Edouard Desvignes.

Emile se leva pour sauter au cou de François, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il, non, je n'accepterai jamais un pareil sacrifice. Loin de moi la pensée d'y consentir !

— Ce n'est point un service que je vous rends, reprit François avec un feint mécontentement, c'est une spéculation qui présente les plus heureuses chances de réussite. Si l'établissement de votre beau-frère n'a point marché convenablement jusqu'ici, il faut s'en prendre au manque d'activité et au manque de capitaux. Quant à l'activité, il me sera facile de trouver un directeur habile à cette fabrique de tissus, et pour les capitaux vous savez qu'ils ne me feront point faute. La seule chose où je puisse vous être agréable, c'est d'éviter les poursuites commencées contre monsieur Desvignes, en satisfaisant les créanciers et en reconnaissant son actif et son passif.

— François, mon cher François !... mais non, je vous le répète, je n'accepterai jamais un pareil sacrifice.

— Sacrifice !... Ce n'en est pas un, je vous le répète. L'actif se trouve au-dessous du passif en ce moment, cela est vrai, et si l'affaire devait s'arrêter court je ferais un sacrifice et même une perte assez considérable. Mais la fabrique, marchant avec activité, ne comblera-t-elle pas en quelques mois le déficit que je trouverai lors de ma prise de possession ? Ce déficit momentané n'est-il pas préférable aux ennuis et aux dépenses d'un premier établissement ? Je trouve une entreprise toute montée, il faut bien que je paie cet avantage im-

mense. D'ailleurs, si vous me refusez vos services en cette occasion, libre à vous ! je m'en passerai. Je traiterai directement avec les créanciers de votre beau-frère.

—Quelle délicatesse ! quelle générosité, pensa Joséphine ! Oh ! pourquoi donc ai-je refusé de devenir la femme de cet homme plein de noblesse ?

—D'ailleurs, reprit François, mon beau-père va me céder toute sa maison de banque.

—Votre beau-père, mon ami ?

—Je parle ainsi par anticipation ; car je ne me marie que dans huit jours, avec la fille de mon associé, de celui qui a fait de moi, pauvre mendiant, son égal.

—Je vous en félicite et j'en félicite encore plus votre fiancée, dit le vieux docteur Delloye en se levant pour serrer la main de François, car elle doit bénir chaque instant de la vie qu'elle va passer avec un mari comme vous, si digne de respect et d'affection. Oui (François, et notez bien que je ne parle pas ici de votre grande fortune, je la laisse de côté), ce que je prise en vous, ce que votre femme doit, avec des larmes de joie, remercier le ciel de trouver en vous, c'est votre cœur pur et sensible, c'est votre caractère droit, probe, et d'une loyauté à toute épreuve. La fortune peut se perdre, avec tous les avantages qu'elle produit, mais les bienfaits d'un caractère comme le vôtre, rien ne peut les détruire. Voyez Émile ; un malheur le frappe, un malheur sous lequel succomberait à jamais tout autre. Eh bien ! parce qu'il est loyal, parce qu'il a pratiqué toutes les vertus avec modestie, parce qu'il ne s'est jamais montré fier de valoir mieux que les autres, tous se disputent aujourd'hui le bonheur de lui rendre service. Il a perdu sa fortune, et chacun lui offre son crédit : il est triste, et chacun le console ; chacun vient autour de lui pour le soutenir, pour le défendre... Tout à l'heure je me trouvais par hasard derrière un groupe d'ouvriers ; je ne saurais vous peindre en quels termes et avec quelle émotion ils parlaient de leur maître. "Non, disaient-ils, cela ne se peut ; nous ne le laisserons jamais quitter son établissement ; nous travaillerions plutôt avec un salaire, moindre de moitié." Et ils ne voulaient pas s'éloigner sans savoir le résultat de la conférence qui avait lieu chez vous.

"Alors je me suis avancé, je leur ai dit que rien n'était changé ; que les affaires de leur patron n'éprouvaient aucun embarras. Leur chagrin s'est tout à coup changé en transports de joie, et ils se sont retirés en se félicitant comme si ce bonheur leur eût été personnel.

"Eh bien ! François, vous aussi, l'adversité peut vous frapper ; car elle

ne vous abattra point ! car elle ne pourra rien contre vous ; pas plus qu'elle n'a pu contre Émile ! C'est là, je vous le répète, mon ami, l'avoir le plus certain et le plus glorieux que vous apportez à votre femme.

—Elle m'apporte en échange, interrompit François, oubliant dans l'entrainement de sa joie la présence de Joséphine, elle m'apporte une éducation solide, un caractère plein de douceur, une charmante figure et vingt ans."

Joséphine étouffa un soupir !

"Oh ! mon Dieu, dit-elle, votre justice est sévère, mais elle est équitable. Oui, je mérite de passer ma vie dans l'isolement et dans la pauvreté ; car vous m'aviez donné la tendresse de cet homme vertueux et je l'ai dédaignée ; car j'ai préféré de folles idées d'ambition à un bonheur certain et que je ne retrouverai plus. J'en suis bien punie, car je le regrette à cette heure, car je pleure avec anertume de le voir pour jamais s'éloigner de moi !"

—:o:—

TESTAMENT D'UN ORANG-OUTANG.

—

Pierre Néron a mis la main sur un document curieux. Il l'a donné à la "Petite Presse." C'est le testament de l'orang-outang du Jardin d'acclimation qui meurt du "mal du pays."

Le document était ainsi conçu :

Ceci est mon testament.

Je le rédige, très affaibli de corps, mais parfaitement sain d'esprit.

Je ne me fais aucune illusion sur mon sort. Je n'en ai plus que pour quelques jours. Je pars sans regret.

Je puis même dire que la mort sera pour moi une délivrance. Ce sont les hommes qui m'ont tué.

Je m'explique.

J'avais, dès longtemps, entendu parler de la race humaine, qui se vantait de descendre de la notre. Je l'ai vue de près, cette dégénérée,—et j'en meurs. Depuis mon arrivée à Paris, les spectacles dont j'ai été témoin, tandis que défilait devant moi des spécimens de toutes les classes sociales, m'ont profondément éccœuré et attristé !

Quoi ! voilà les gens qui se flattent de nous ressembler ! Calomnie injurieuse.

Avons-nous jamais été aussi grotesques que ces petits jeunes gens appelés gommeux, dont des échantillons si burlesques viennent chaque jour me visiter ?

La plupart du temps, ils arrivent escortés d'une compagne, qui les traite avec un mépris que nous autres orangs-outangs, nous n'aurions jamais supporté de la part de nos femelles.

Et ces bourgeois déformés dont les

ventres ballonnent ! eux aussi se targuent d'être nos descendants ! allons donc !

De même que les gommeux, ils m'ont paru bornés à plaisir par leurs femmes, qui réservaient pour les petits cousins d'alentour leurs tendres willades.

En prêtant l'oreille aux propos des passants, j'ai pu me convaincre que, dans cette race humaine, qui nous veut copier, le moral ne vaut pas mieux, hélas ! que le physique.

Je n'entendais parler que de gens dépouillés, que de haines politiques. Dénigrement de tous par tous, de toutes par toutes.

Nous autres orangs-outangs, quand nous avons une querelle, nous la vidons sur-le-champ, mais jamais nous ne nous attaquons par derrière. Si c'est l'usage que les hommes font de la parole, je m'en félicite d'en avoir été privé.

Tout cela m'a inspiré le dégoût de la vie. La nostalgie a fait le reste.

Être condamné à ces sottises et à ces vilénies à perpétuité, ce serait un spectacle au dessus de mes forces.

Je plis bagage.

N'ayant en propriété que la couverture de laine sous laquelle je grelotte, je n'ai pas de legs à faire.

Je donne seulement ma peau à mon gardien. Il a été bon pour moi. Cette exception m'a touché, surtout venant d'une race aussi méchante.

Sur quoi, la force lui manquant, le pauvre animal signe son testament autographe :

L'ORANG-OUTANG.

—:o:—

UNE NUIT TERRIBLE.

Ce qui suit est le récit exact d'une aventure arrivée à un soldat aux États-Unis :

"Nous avons marché tout le jour sous un soleil brûlant. Des nuages de poussière obscurcissaient l'atmosphère et nous étouffaient. Nous marchions harassés, anéantis, ranimés seulement par le courage de notre vaillant général, qui semblait avoir infusé son esprit dans chacun de nous.

"Parfois nous traversions un bois, et combien nous désirions alors nous reposer sous ses ombrages !

"Nous entrions ensuite dans une vaste plaine, bornée à quelque distance par un marais, où de nombreux reptiles se baignaient et élevaient au-dessus des eaux leur tête hideuse pour respirer les miasmes qui flottaient autour d'eux.

"Mais nous pousions toujours en avant. Sherman continuait sa marche victorieuse jusqu'à l'Océan, et ni les marais, ni les forêts, ni les plaines, ni les montagnes ne pouvaient l'arrêter.

"Vers la chute de ce jour dont j'ai

parlé en commençant, plusieurs hommes de notre corps demeurèrent en arrière, et je fus de ce nombre. Je ne pouvais plus me traîner, et à la nuit je me trouvais à deux ou trois milles de l'armée, incapable de continuer la route.

« Craignant l'attaque des bêtes féroces ou des reptiles si je venais à m'endormir sur la terre, je tâchai d'arriver jusqu'à un petit bois qui se trouvait assez proche, et après avoir bu une goutte du brandy que je conservais dans mon bidon, je parvins à grimper sur un gros arbre tout près du chemin et à une courte distance d'un marais rempli de touffes de joncs et de trous pleins d'eau stagnante.

« Je me penchai entre les branches de cet arbre, et après avoir pris mes mesures pour éviter une chute, je me préparai au sommeil. Insensiblement mes sens se calmèrent et je me laissai aller à un sommeil réparateur.

« Je devais être endormi depuis trois ou quatre heures, quand je fus réveillé par des cris de détresse qui s'élevaient du pied de l'arbre sur lequel j'étais embusqué. Je me frottai les yeux, je regardai en bas, et je fus témoin d'une scène horrible, que je n'oublierai jamais, et dont le souvenir me remplit encore aujourd'hui d'un indicible effroi.

« Un de mes compagnons était là au-dessous, dévoré tout vivant par des serpents. Il avait dû tenter de grimper sur l'arbre, puis était retombé à terre, épuisé de faiblesse. Oh !... quel horrible spectacle !... La lune, qui était dans son plein, jetait une telle clarté, qu'on se serait cru au milieu du jour ; ses rayons se réfléchissaient sur les flaques d'eau du marais, qui paraissait animé par le mouvement des reptiles. Ils s'avancèrent en colonne serrée et bigarrée de toutes couleurs.

« Ils rampaient sur l'herbe et s'approchaient de leur proie ; leur queue s'agitait et brillait aux rayons de la lune. Je voyais tout cela, et la terreur me glaçait le sang.

« Là était étendu le pauvre soldat qui avait assisté à tant de batailles, avait parcouru tant de milles, et qui était maintenant à moitié mangé par les serpents ! Une demi-douzaine de ces affreux reptiles, d'une petite taille, longs et ronds comme un bras, dévoraient sa tête de leurs larges mâchoires ; ils avaient déchiré son képi et s'acharnaient après sa cervelle. Déjà les yeux et les oreilles n'existaient plus, et il gémissait et s'agitait sous un dernier souffle de vie.

« Un gros serpent de couleur noire, plus long que le corps d'un homme, s'était introduit à travers les vêtements et le corps du soldat, et poussait sa tête jusque dans la bouche de l'infortuné. Il cherchait en vain à entraîner tout le corps, tant il était

gorgé des intestins qu'il avait mangés. Une douzaine d'autres serpents de la même espèce s'attaquaient aux chairs des pieds et des jambes : on eût dit des vautours, ou plutôt des démons.

« J'essayai de me remuer, de pousser un cri, c'était en vain : j'étais paralysé par la terreur et par une invincible répugnance. J'armai mon fusil et fis feu sur la masse. Un énorme serpent, tout gonflé de chair humaine, roula sur le corps de mon camarade, et aussitôt, pour mettre le comble à l'horreur, les autres se jetèrent sur lui pour le dévorer, attirés sans doute par l'odeur de la chair dont il s'était repu.

« Il me semblait que l'armée des serpents qui sortaient du marais et du bois n'aurait pas de fin. Je les entendais siffler et ramper ; j'écoutais le bruissement des feuilles et du gazon desséché, le froissement des branches et le clapotement de l'eau, à mesure qu'ils avançaient au lugubre banquet. Je chargeai de nouveau mon fusil, non pas dans l'espoir de sauver mon camarade, car la vie en lui était éteinte, mais au moins pour le venger. Un autre serpent fut happé, et, pendant qu'il se roulait dans les trances de la mort, son œil jaune et vitreux se tourna vers moi plein de rage et de fureur.

La boucherie continuait. Les vêtements déchirés étaient détachés du corps ; le sang était léché par une centaine de langues essilées ; le poison était infusé dans le cadavre par autant de mâchoires aux dents aiguës.

« Je remarquai un serpent mince, long, à la tête plate et tachetée de noir, replongeant avec une joie féroce son dard bifurqué dans les jambes et les cuisses du soldat, comme s'il eût voulu satisfaire une vieille rancune. Il ne resta bientôt plus une parcelle de chair sur le corps de mon camarade.

« Le ciseau du sculpteur ne pourrait mieux polir un marbre que ne l'était ses ossements sous la dent de ces reptiles. Les ongles, les pieds, les jambes, les côtes, les mains, les yeux, le nez, les oreilles, la tête étaient rongés et ne laissaient voir que des ossements blanchis. Le sang avait été léché sur la terre.

« Les serpents se disputaient entre eux le dernier lambeau de chair et la dernière goutte de son sang, comme des chiens affamés se battent pour un morceau de viande.

« J'observais cette scène affreuse et j'avais la mort dans l'âme ; je ne pouvais détacher mes yeux d'un tel spectacle, et je voulais en voir le dénoûment. C'était vraiment chose effrayante de contempler les serpents se battant entre eux. Aussi longtemps qu'il y eut un débris à dévorer, ils se contentaient de s'en saisir avec avidité et mordaient leurs voisins qui venaient le leur disputer.

« Mais lorsqu'ils eurent achevé de dépecer leur proie, ils plongèrent leurs aiguillons dans les flancs de leurs camarades ; alors, leurs sifflements, leurs mouvements rapides, les contours sinueux que formaient leurs corps gluants, offrirent un tableau que nulle langue ne peut décrire, que nul peinceau ne peut dépeindre.

« Il y avait plus d'une heure que j'assistais à ce spectacle et que je surveillais la sanglante bataille que les serpents se livraient entre eux, lorsque je fus saisi par la pensée qu'ils pourraient bien s'attaquer à moi s'ils venaient à me découvrir.

« J'avais déjà remarqué plus d'un œil flamboyant se tournant vers les branches de l'arbre quand mon fusil avait fait feu. Et maintenant je commençais à redouter une attaque personnelle.

« Un gros serpent noir avait enlevé un morceau de chair humaine et s'apprêtait à l'avaler, quand les autres se jetèrent sur lui. Pour leur échapper, il courut à l'arbre, il s'élança autour du tronc et grimpa rapidement, suivi par une dizaine d'autres. Il s'avancait en se repliant sur lui-même ; les sinuosités de son corps gigantesque ressemblaient à une chaîne métallique enserrant le tronc de ses nœuds ; ses mouvements étaient si rapides qu'une partie de la viande tombait de sa mâchoire.

« J'observais et je me sentais perdu. Je tirai mon sabre du fourreau, et d'un coup je détachai la tête du corps, au moment où il allait attendre la branche sur laquelle j'étais penché. Sa masse tomba lourdement à terre, entraînant dans sa chute les autres serpents qui le suivaient de près. Je pus voir, à la clarté de la lune, la hideuse tête du serpent rouler à terre et agiter ses mâchoires en mordant la viande qu'elles tenaient et répandant sur la terre des gouttes de sang et un poison jaunâtre.

« Cet acte de courage me sauva, car il détourna l'attention des reptiles. Ils commencèrent à battre en retraite vers les marais et le bois. J'entendais avec bonheur le bruit que produisait leur marche rempante sur le gazon et à travers les broussailles et les clapotements de l'eau à mesure qu'ils se plongeaient dans les flaques du marais pour s'y cacher.

« Tout devint silencieux, mais je n'osai pas descendre avant le matin. Dès que le soleil parut à l'horizon, j'amorçai mon fusil, et, tenant dans mes dents mon sabre nu, je descendis à l'endroit où gisaient les os blanchis de mon pauvre camarade. Je pris la fuite, ne pouvant plus supporter cette scène lugubre, et, à chaque pas que je faisais, il me semblait qu'une légion de serpents était à ma poursuite. Je rencontrai un corps de cavaliers qui étaient à la recherche des retardataires et des trainards ; ils me ra-

menèrent au camp dans un état complet de défaillance."

—:o:—
UNE SŒUR.

"S'il est un être qui joue un rôle tout à fait à part, et dont l'influence morale sur le jeune homme a quelque chose de charmant, c'est la sœur.

Est-elle plus jeune que son frère ? c'est presque une fille pour lui. Est-elle âgée ? c'est presque une mère. Dans l'un et l'autre cas c'est une sauvegarde. Si le frère est l'aîné, il la protège, et, acquérant dans ce rôle de protecteur d'une femme je ne sais quelles délicatesses féminines, il devient pur comme elle dès qu'il est auprès d'elle. La sœur est-elle plus âgée ? c'est elle qui le conseille, elle qui l'encourage dans ses rêves de gloire ou d'héroïsme ; c'est elle surtout qui sort d'éternel messager de paix entre ses parents et lui. Quel est le jeune homme qui, dans un de ces jours de rébellion où l'on jure de quitter la maison paternelle, ne se souvient d'avoir senti sa main saisie doucement par la main d'une sœur, de s'être laissé entraîner malgré lui vers une chambre où il avait fait serment de ne plus rentrer, et de s'être précipité, à la voix touchante de la conciliatrice, dans ces bras paternels qui sont toujours si pressés de se rouvrir ? Quand la mort nous enlève nos parents, auprès de qui les retrouvons-nous pour souvenir ? auprès de notre sœur. Nos entretiens avec elle évoquent les jours qui ne sont plus, les êtres que nous pleurons, et il nous semble, en la pressant sur notre poitrine, que nous embrassons tout à la fois en elle et notre père, et notre mère, et notre jeunesse évanouie."

—:o:—
En voici une qui n'est pas neuve mais qui mérite qu'on épousette un peu la poussière qui la couvre, pour être remise en circulation.

"C'était au temps où Tom Pouce voyageait en Europe. Il s'était logé dans la même maison que Lablache. — Lablache à six pieds au moins, les extrême se touchent.

Un jour tout une famille de provinciaux, nouvellement débarqué vient rendre une visite à l'illustre main. Elle monte, sonne à une porte, Lablache paraît. Ils s'étaient trompés d'étage.

— "Monsieur, dit l'un des visiteurs nous étions venu pour voir le général Tom Pouce."

— "C'est moi, messieurs, répond le chanteur, veuillez donc entrer."

Étonnement général ! Tom Pouce qu'on leur avait dépeint si petit, dépassait d'une tête le plus grand d'entre-eux.

— "Je comprends votre étonnement à la vue de ma taille, poursuit l'artiste je vais vous dire, à la scène, l'exiguité à laquelle je m'astreins me fatigue beaucoup, et chez moi je me mets à mon aise.

Ils s'en retournèrent convaincus.

POESIE.

Pour le "JOURNAL POUR TOUS."

L'AUTOMNE.

L'automne est tout rempli de larmes
Pour les yeux dépouillés de charmes
Qui s'absentent et s'en vont seuls !
De toutes les douleurs humaines
Son souffle et ses heures sont pléines ;
Ses parfums sont des lincolns !

Il ressemble au déclin de l'âge
Où l'esprit perd son frais feuillage,
Où le rêve va déflourir !
Superbe et douloureux oracle,
Il révèle au cœur ce miracle
Qui mène à l'hiver pour flair !

L'aurore qui naît dans la brume,
Le froid que déjà l'air exhume,
Le feu plus rare du rayon,
La terre plus sèche et plus nue,
L'étoile au soir plutôt venue,
Le brouillard mouillant le sillon ;

La feuille qui laisse la branche,
Le fruit qui se détache et penche,
Sur la tige les jets flétris,
La nuée qui se succède,
La tige qui frissonne et cède,
Le sol couvert de froids débris ;

Le pré qui s'éclaircit et jette
Le romarin et la clochette,
La mousse qui naît aux sentiers,
Le buisson qui n'a plus de rose
Et la vinette demi-closé
Qui s'amorce sous les pieds ;

Le bois que toute brise emporte,
Ouvrant à nos yeux chaque porte
D'où s'envolent mille secrets ;
La touffe où dormait l'hirondelle,
Qui perd le duvet de son aile,
Et repand dans l'air ses regrets !

Aux concerts de l'oiseau volage
Succède la plainte sauvage
Du corbeau que le soleil fuit.
Au lieu d'un amoureux murmure,
On n'entend plus dans la nature,
Que le pleur de l'oiseau de nuit !

La jeunesse partout s'exile ;
Le faible se cherche un asile
Qu'il tremble de voir ravager !
La nature fuit d'heure en heure !
L'arbre, l'oiseau, l'âme, tout pleure !
L'automne, hélas ! nous fait songer !

Mais tout change avec la pensée !
L'étoile en notre âme placée,
Revêt la nature et les cieux !
Nous aimons !... l'Automne a ses char-
mes !
Nous croyons !... la vie est sans larmes !
Le cœur illumine les yeux !

L'automne a sa sève immortelle
Pour tout être à l'ardeur fidèle,
Qui voit le bien dans l'avenir ?
L'air lui toute heure est annoblie !
En sa force il connaît la vie ;
Il sait qu'un printemps va venir.

Savourons donc avec délice
Le trésor que dans sa justice
Le ciel confie à ses élus !
Dans nos œuvres qui sont des larmes,

Puissions des forces et des charmes
Pour aider nos vœux combattus !

Qu'importe le nom des ivresses ?
Qu'importe l'accent des tendresses ?
Qu'importe l'urne de l'encre ?
Soyons grands, généreux, sincères !
Au nom du beau sucrions-nous frères !
Par le bien exaltons nos sens !

O Dieu grand ! tu fus vraiment père !
En créant la sainte prière
Qui parle au fond des cœurs aimants !
Tu fus adorable et sublime
En chauffant ce foyer intime
Des purs et nobles sentiments !

Mme H. L.

—:o:—
Un joli souvenir des pêcheries du
bas du fleuve, où je passai une partie
de l'été l'année dernière.

C'était au Cap Chatte, dans le Gas-
pésie ; — Un pêcheur voyant sa femme
courir grand largue dans les eaux de
la mort, se hâte de se rendre au vil-
lage pour chercher M. le curé.

Le prêtre prévenu, le Cap-Chatte
retourne chez lui et trouve sa femme
morte.

Il reprend immédiatement le che-
min du village, et, du plus loin qu'il
aperçoit le curé il lui crie sans re-
lâche :

— Ohé ! virez de bord, monsieur le
curé ; elle est déradée !

AVIS.

Nous devons prévenir les per-
sonnes intéressées à le savoir, que
tout renvoi futur du second volume
du *Journal pour tous* ne saurait être
considéré comme les exemptant de
payer l'abonnement de l'année en-
tière, conformément aux conditions,
déjà spécialement énoncées dans le
premier numéro.



Nous ferons tirer au sort par tous nos
souscripteurs, dans le courant de l'année,
sous forme de Prime, un Guéridon (petite
table pour pot de fleurs) évalué à \$5,
semblable à celui que nous avons donné
pour le Bazar de l'Institut Canadien de
cette ville

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an \$0.50
Six mois 0.25
Un numéro 0.02

L'abonnement est strictement payable
d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront
être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
1704 rue Sparks, Ottawa.